

La Voie

Numéro 27



Jean-Paul II embrasse le Coran

Tél: 06.14.40.47.25

viadei@aol.com

Revue "La Voie"
12 rue Jean Milon
35000 Rennes

<http://sedevacantisme.free.fr>
sedevacantisme@yahoo.com

Sommaire

Le Vatican pris en porte-à-faux par l'Etat italien

Le sédévacantisme et le conclavisme

La vénérable Elisabetta Canori Mora

La métamorphose du modernisme

Ce qu'est l'existentialisme

La doctrine thomiste

La divinisation radicale

La genèse du néo-modernisme

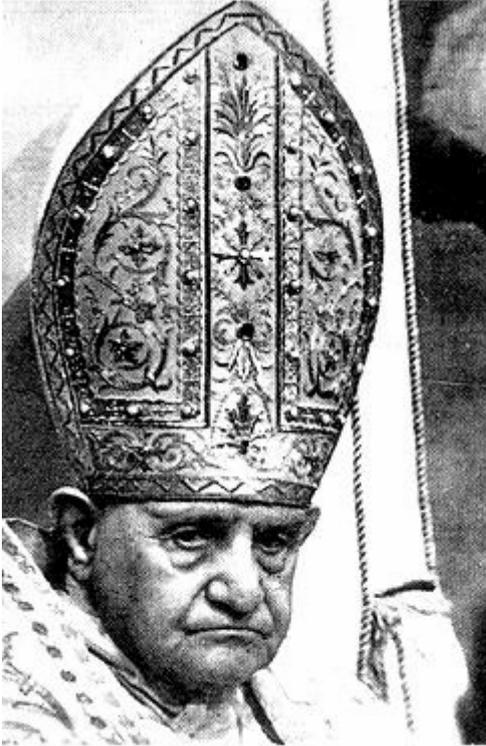
Une nouvelle ecclésiologie

L'évangélisation comme libération

Précision à propos de la citation du cardinal Schuster

Le Vatican pris en porte-à-faux par l'Etat italien

Un des sujets de l'examen de *maturità*, le baccalauréat italien, portait sur les transformations apportées par Jean XXIII et le "concile" Vatican II à l'histoire de l'Eglise.



Jean XXIII

Voici le libellé du sujet que les étudiants devaient traiter : « Selon un jugement historique largement partagé, avec le pape Jean XXIII, l'Eglise a abandonné les phases les plus âpres de son opposition à la modernité, comme par exemple les sentences du Syllabus et l'excommunication du modernisme. Dans le même temps, elle a commencé un long travail, qui a trouvé son apogée à Vatican II, dans le sens du dialogue œcuménique avec ceux qui sont loin et ceux qui sont séparés et dans celui de la confrontation avec un monde ouvert aux perspectives politiques modernes. Illustrez cette importante phase de l'histoire de l'Eglise et le rôle qu'elle a eu dans le contexte italien et international »¹.

Il est clair que le rédacteur de ce sujet envisage comme un fait acquis la rupture existant entre les idées de Vatican II et celles du Syllabus.

Cette formulation du sujet a suscité une critique du Vatican publiée dans *L'Osservatore Romano* du 21 juin 2002 qui déplorait « le jugement discutable sur une période complexe de l'histoire de l'Eglise... » avec des « termes objectivement ambigus, contradictoires et simplificateurs ».

S'il est vrai que le Vatican s'ingénie à affirmer qu'il n'y a pas de rupture entre l'Eglise du passé et les nouvelles orientations, mais seulement une adaptation aux exigences des temps modernes, un *aggiornamento*, il est vrai aussi que si l'on consulte les écrits d'un certain

¹ Secondo un giudizio storico largamente condiviso, con Papa Giovanni XXIII, la Chiesa si lascia alle spalle le fasi più aspre della contrapposizione alla modernità, quali ad esempio, le pronunzie del "sillabo" e la scomunica del modernismo. Si avvia al tempo stesso un lungo travaglio, culminato nel Concilio Vaticano II, teso al dialogo ecumenico con i lontani e i separati e al confronto con un mondo aperto a moderne prospettive politiche. Illustra questa importante fase della storia della Chiesa ed il ruolo che essa ha avuto nel contesto italiano ed internazionale.

nombre d'auteurs modernistes moins sournois, ou même ceux d'autres personnalités, ils rejoignent la constatation faite par le rédacteur du sujet donné aux bacheliers italiens. Voici quelques citations illustrant notre affirmation.

Fr. Yves Congar



Le Père Congar, en disgrâce sous Pie XII et “théologien” au “concile” s’exprime ainsi : « On ne peut nier qu’un tel texte (la déclaration *Dignitatis humanæ*) ne dise matériellement autre chose que le Syllabus de 1864 et même à peu près le contraire des propositions 15, 77 et 79² de ce document »³.

« Ce qui est nouveau dans cette doctrine par rapport à l’enseignement de Léon XIII et même de Pie XII, bien que le mouvement s’amorçât alors, c’est la détermination du fondement propre et prochain de cette liberté, qui est cherchée non dans la vérité objective du bien moral ou religieux, mais dans la qualité ontologique de la personne humaine »⁴.

L’abbé René Laurentin “spécialiste” en mariologie parle dans le même sens : « Bref, avec ses limites et en dépit de ses imperfections, la déclaration sur la liberté religieuse marque une étape ; elle assure à la fois la rupture de certaines amarres avec un passé révolu et l’insertion réaliste

² XV. «Il est libre à chaque homme d’embrasser et de professer la religion qu’il aura réputée vraie d’après la lumière de la raison».

LXXVII. «A notre époque, il n’est plus utile que la religion catholique soit considérée comme l’unique religion de l’Etat, à l’exclusion de tous les autres cultes».

LXXIX. «Il est faux que la liberté civile de tous les cultes, et que le plein pouvoir laissé à tous de manifester ouvertement et publiquement toutes leurs pensées et toutes leurs opinions, jettent plus facilement les peuples dans la corruption des mœurs et de l’esprit, et propagent le fléau de l’indifférentisme».

³ R. P. Congar, *La crise dans l’Eglise et Mgr Lefebvre*, p. 50, cité dans *La Pensée catholique*, n. 169.

⁴ R. P. Congar, dans le bulletin *Etudes et Documents*, du Secrétariat de l’Episcopat français (15 juin 1965, n. 5, p. 5). Cf. remarque de l’abbé Berto, p. 51.

de l'Eglise et de son témoignage à la seule place possible dans le monde d'aujourd'hui »⁵.



"Cardinal" Etchegaray

Mgr Etchegaray, figure de proue des progressistes, affirme quant à lui : « Après l'Etat chrétien, dont la déclaration conciliaire sonne le glas, après l'Etat athée qui en est l'exacte et aussi intolérable antithèse, l'Etat laïque neutre, passif et inengagé a été certes un progrès... »⁶

Le R. P. John Courtney Murray, expert au concile Vatican II, atteste : « Presque exactement un siècle plus tard, la déclaration sur la liberté religieuse semble affirmer comme doctrine catholique ce que Grégoire XVI considérait comme un *délire*, une idée folle. Tels sont les termes du problème »⁷.

Hans Küng, moderniste parmi les plus extrêmes, affirme clairement : « Lefebvre a tout à fait le droit de remettre en cause la déclaration conciliaire sur la liberté religieuse, parce que – sans donner d'explication – Vatican II a complètement renversé la position de Vatican I ».

« Il n'y a plus développement (de la doctrine) là où c'est le contraire qui est expressément affirmé »⁸.

On peut remarquer que cet auteur ultramoderniste, exprime sans fard ce qu'est la réalité, chose que même certains traditionalistes ne font pas.

Les protestants, voyant la chose de l'extérieur, font le même constat. Le Dr Berger, sociologue luthérien remarque à propos de la réforme

⁵ Abbé R. Laurentin, *Bilan du concile*, éditions du Seuil, pp. 329-330.

⁶ Mgr Etchegaray, intervention devant la Commission pour l'éducation de l'Assemblée nationale, texte reproduit dans le n. 36 de *Enseignement catholique documents*, p. 33.

⁷ Cité par l'abbé de Nantes, CRC n. 57, p. 5. Dans son livre sur le concile Vatican II, *Le Rhin se jette dans le Tibre* (diffusion D.M.M.), Ralph Wiltgen présente le Père Courtney Murray comme le principal expert américain sur la liberté religieuse (p. 242 de l'édition anglaise ; p. 238 de l'édition française).

⁸ Extrait d'une interview de Hans Küng publiée dans le journal américain *National Catholic Reporter* du 21 octobre 1977 ; citée par Michæl Davies, dans sa brochure *Archibishop Lefebvre and religious liberty*.

liturgique : « La Révolution Liturgique – aucun autre terme ne pourrait convenir – est une erreur touchant des millions de catholiques au cœur même de leur foi. Laissez-moi seulement mentionner la soudaine abolition, et même l’interdiction du Rite Romain, le retournement du prêtre officiant du devant à l’arrière de l’autel (le premier changement a symboliquement diminué l’universalité de la Messe, et le second, sa référence transcendante) et l’assaut massif contre une grande variété de formes de piété populaire... Si un sociologue parfaitement malicieux, résolu à frapper la communauté catholique le plus fortement possible, avait été capable de conseiller l’Eglise, il aurait difficilement pu faire un meilleur travail » (*Homiletic and Pastoral Review*, february 1979).

D’autres protestants sont aussi lucides. On lit, par exemple, dans un article de la revue *La Documentation Chrétienne* : « **L’Eglise officielle d’aujourd’hui, qui se veut œcuménique, accepte toutes les religions, toutes les sectes au nom de la liberté de conscience, de pensée et de culte, tout comme fait la Franc-Maçonnerie. Mais, comme elle, elle excepte de cette compréhension, d’ailleurs hérétique, les catholiques de la Tradition, ce qui prouve qu’ils sont eux, la véritable Eglise** » (Lausanne, 12 déc. 1976).

La revue *Si Si No No* rapporte ces témoignages de protestants : « La vérité est que chaque “œcuménisme catholique” est destiné à faire naufrage contre l’écueil de cette ecclésiologie, de laquelle se tiennent prudemment éloignés les mêmes œcuménistes protestants.

La déclaration solennelle et irrépréhensible du Décret conciliaire sur l’œcuménisme, ci-dessus reportée, est inconciliable avec l’œcuménisme que ce même Décret a voulu promouvoir. En fait, ou bien l’on respecte cette déclaration, et l’œcuménisme et toutes ses diverses initiatives “œcuméniques”, promues par la hiérarchie de tout niveau, sont éliminés de l’Eglise catholique, ou bien on fait l’œcuménisme et alors est éliminée la “vérité que nous avons reçue des Apôtres et des Pères, s’accordant avec la foi que l’Eglise a toujours professée”.

Les a-catholiques eux-mêmes nous en avertirent et l’écrivirent tout de suite déjà pendant le Concile. Les pasteurs vaudois de Turin, par exemple, apprécièrent l’intention constructrice du Décret sur l’œcuménisme, ils prirent acte de la ferme volonté de dialogue... ; cependant, ils ne réussirent pas à se persuader que le catholicisme puisse d’une part être fidèle à sa nature et d’autre part accepter les compromis qu’implique le véritable dialogue. Déjà Kristen E. Skydsgaard, important représentant de

l'œcuménisme protestant, dans l'assemblée du CFC à Amsterdam (1948) répondait ainsi à l'accusation que les protestants adressaient fréquemment à l'Eglise romaine, accusation de myopie, et de sectarisme, d'orgueil ecclésiastique et d'impérialisme spirituel : “La position de Rome n'est pas due à la pression de passions inconfessables, elle est plutôt une **réponse de totale fidélité à son credo**. Quand Rome affirme que l'unité de l'Eglise n'est pas un but mis devant nous, mais qu'il s'agit **d'une réalité déjà manifeste dans la même Eglise catholique, parce qu'elle seule est l'Eglise sainte, universelle, l'unique Eglise de Jésus-Christ**, et quand elle affirme que la véritable union ne peut passer par d'autre voie que **la réintégration ou la réincorporation dans cette unité**, il ne faut pas voir dans ses paroles l'expression d'un impérialisme spirituel, mais plutôt **l'effet d'une conception particulière de la nature de l'Eglise et de son unité**”⁹.



Jean-Paul II avec Oscar Culman

Le professeur Oscar Culman exprimait les mêmes idées avec une grande clarté dans son livre *Catholiques et protestants* (édité par Il Mulino, Bologna, 1962) : “Ce qui nous sépare... est la foi dans l'Eglise même et dans son unité (...). C'est une conviction fondamentale pour tous les catholiques croyants... que le magistère infallible du pape, et que l'unité de l'Eglise, selon la volonté du Christ même, soit garantie uniquement par la papauté et que cependant une telle unité ne puisse être réalisée sinon avec la soumission de tous les chrétiens, protestants y compris, au pape. **L'Eglise catholique a**

conscience de posséder le seul principe légitime de l'unité. Du côté des protestants on est tenté trop souvent de voir dans cette prétention catholique seulement une volonté de domination, de cléricisme. En dernière analyse, ... **les catholiques soutiennent en cela un point de foi**. Je considère que pour faire un pas vers un rapprochement, il faut, avant toute chose, dissiper la méfiance basée sur des malentendus. Voici pourquoi j'insiste sur ce point. **Les catholiques eux-mêmes ne devront**

⁹ A considérer les actes, écrits et discours publics de Jean-Paul II et de Paul VI, on se rend très bien compte qu'ils ne sont pas catholiques, car ils font exactement le contraire de ce que cet auteur protestant attribue à la Rome de toujours.

pas cacher aux protestants qu'ils ne peuvent discuter avec nous sur l'unité avec ces manques d'a priori avec lesquels nous sommes en mesure d'écouter un discours œcuménique. En vertu de leur foi dans l'Eglise, ils sont contraints à être intransigeants sous cet aspect, tandis que notre foi dans l'Eglise ne nous empêche pas de reconnaître comme telles d'autres Eglises". Et encore : "... pour des raisons de foi, l'Eglise catholique ne peut pas adhérer au Conseil œcuménique de la même façon que les autres Eglises non romaines, c'est-à-dire sur un pied d'égalité.



Une célébration du Novus ordo missae

L'Eglise catholique romaine ne serait plus l'Eglise catholique romaine, et le pape ne serait plus le pape si au lieu de présider en tant que chef de droit divin, il s'asseyait à la Salle de réunion en se mettant au même plan qu'un patriarche oriental, que l'archevêque

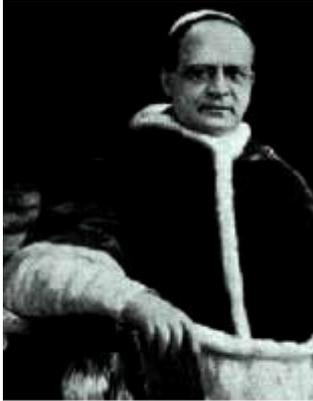
de Canterbury, que le pasteur Bœgner ou que l'évêque Dibelius¹⁰. Et plus précisément : "Les grandes difficultés qui s'opposent à l'union entre les catholiques et les protestants sont au nombre de trois. **La première est que les catholiques et les protestants ne conçoivent pas l'Eglise de la même façon. Pour les catholiques, l'Eglise est une seule ; les protestants habituellement admettent beaucoup d'Eglises légitimes.** La deuxième est que les catholiques et les protestants ne conçoivent pas l'unité de la même façon. Si les catholiques prient, en tant que catholiques croyants, pour l'unité de l'Eglise, **ils doivent nécessairement prier pour notre soumission (ou incorporation) à Rome.** Si nous prions pour l'unité, comme nous la concevons, nous devons prier pour que les catholiques cessent d'être exclusivistes, **ou bien en d'autres termes qu'ils cessent d'être catholiques.** Enfin, la troisième difficulté qui est à la

¹⁰ Ainsi que chacun peut aisément le constater, Jean-Paul II a réalisé à la lettre ce que cet auteur envisageait comme une simple hypothèse. L'incroyable est que les catholiques, au lieu de dire : "**L'Eglise catholique romaine (conciliaire) (n'est) plus l'Eglise catholique romaine, et le pape (n'est) plus le pape**", comme Culman le faisait remarquer, continuent à tenir l'église conciliaire et son chef comme légitimes, y compris la plus grande partie des traditionalistes (surtout la Fraternité Saint-Pie X). Hélas ! Ce ne sont plus les catholiques qui nous donnent la bonne doctrine, ce n'est pas un catholique qui nous dit comment réagir devant ce qui arrive, mais un protestant ! A se demander si ces catholiques sont encore vraiment catholiques !

base des deux précédentes : pour les catholiques, l’Eglise de Jésus-Christ est infaillible, pour les protestants elle ne l’est pas”.

Le suicide¹¹

Il faut dire, à plus de vingt ans de distance, que “l’œcuménisme catholique” a dépassé les espoirs les plus vifs des œcuménistes protestants : les catholiques ont cessé “d’être exclusivistes” soit, **en d’autres termes ils ont cessé d’être catholiques** à tel point qu’aujourd’hui les hérétiques sont appelés à proposer aux catholiques, dans les églises catholiques, cette erreur dénoncée par Pie XI si grave qu’à elle seule elle pourrait “ruiner de fond en comble les assises de la foi catholique”. Et – fait très grave – ils y sont appelés par la hiérarchie catholique elle-même, à qui la conscience de son propre devoir devrait imposer de “ne pas permettre que le troupeau du Seigneur soit séduit par des illusions dangereuses” (Pie XI, Encyclique *Mortalium animos*, 6/1/1928) » (*Courrier de Rome, SI SI NO NO*, avril 1990).



Pie XI

Le Père Joseph Gelineau, S.J., un des *periti* conciliaires (experts, conseillers théologiques), a catégoriquement déclaré : « Le changement liturgique a été si soudain, il est si radical, qu’il faut bien parler de crise... ». Il ajoute : « En vérité, c’est une autre liturgie de la messe. Il faut le dire sans ambages, le rite romain tel que nous l’avons connu n’existe plus. Il est détruit » (Michael Davies, *Liturgical Revolution - Pope Paul’s New Mass*, Dickinson, TX Angelus Press, 1980, p. 17).

Le “cardinal” Benelli, l’un des principaux architectes de la nouvelle liturgie, a déclaré qu’elle reflétait une “nouvelle ecclésiologie” : « A la fin, le Dr. de Saventhem demanda au prélat (Benelli) si la liturgie traditionnelle pouvait être permise à côté de la nouvelle. La réponse fut atterrante : “Monsieur, toutes ces réformes vont dans la même direction, tandis que l’ancienne Messe représente une autre ecclésiologie !” Dr. de Saventhem : “Monseigneur, ce que vous venez de dire est une énormité !” Benelli : “Je le répète : ceux qui veulent avoir l’ancienne Messe ont une autre ecclésiologie !”.

¹¹ Cette revue qualifie l’attitude des modernistes de “suicide”, mais en réalité il ne s’agit pas de suicide mais plutôt d’“homicide” car les modernistes ne font pas partie de l’Eglise.

Peu de temps après cette entrevue, Benelli fut nommé cardinal par Paul VI. Michael Davies le décrit comme « un orateur d'une très grande autorité pour l'Eglise post-conciliaire » (Christian Order, Oct. 1978).

Le Père liturgiste Louis Bouyer était d'avis que « la liturgie catholique avait été renversée sous le prétexte de la rendre plus compatible avec les vues contemporaines » (Louis Bouyer, *Religieux et clercs contre Dieu*).

On pourrait poursuivre indéfiniment avec des citations qui vont dans le même sens, dont celles de Mgr Lefebvre, de Mgr de Castro Mayer, du Père Barbara, du Père Vinson, de l'abbé Coache et de plusieurs autres personnalités de la tradition, et aussi, de l'autre côté, celles des francs-maçons et d'autres non-catholiques.



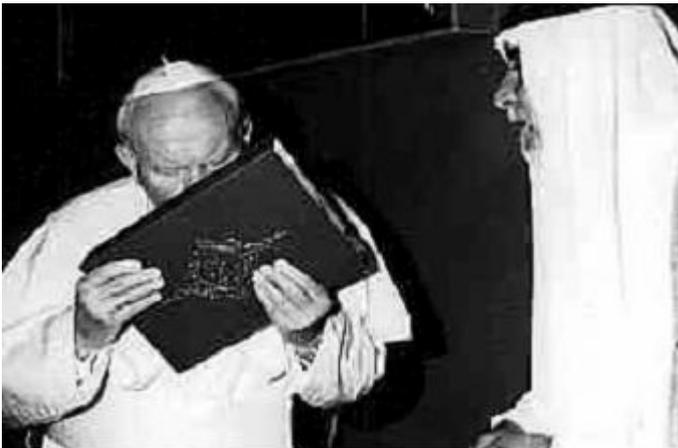
Hans Kung

A noter aussi que des clercs qui ont quitté le milieu de la tradition pour rejoindre les modernistes cherchent aujourd'hui à justifier à tout prix l'orthodoxie du "concile" et des réformes subséquentes pour défendre leurs positions. A preuve, les écrits de l'abbé Lucien, du père Louis-Marie de Blignières, prieur de la Fraternité Saint-Vincent-Ferrier et du père Basile. Ce dernier a rédigé un ouvrage de 3000 pages en six tomes pour démontrer qu'entre le Syllabus et la déclaration sur la liberté religieuse, il n'y a pas de contradiction mais continuité¹². Certes, il faut bien 3000 pages et même plus pour démontrer qu'en réalité "Vatican II (n') a (pas) complètement renversé la position de Vatican I". et qu'"Il (...) y a (...) développement là où c'est le contraire qui est expressément affirmé" pour reprendre les paroles de Hans Kung¹³.

¹² *La liberté religieuse et la Tradition catholique, Un cas de développement homogène dans le magistère authentique* ; Frère Basile, OSB, Abbaye Sainte-Madeleine du Barroux, 1998.

¹³ Voir la citation exacte de Hans Kung à la page 3.

Le sédévacantisme et le conclavisme



Jean-Paul II embrasse le Coran

Les derniers actes de Jean-Paul II, comme la reconnaissance de la validité de la messe de l'église schismatique syriaque dans laquelle il n'y a pas de formule de consécration, le coran embrassé, la dernière réunion d'Assise le 24 janvier 2002, rendent de plus en plus indubitable l'absence de son autorité.

Si, dans les années soixante-dix, on pouvait encore se poser des questions, aujourd'hui il est évident que Jean-Paul II ne peut pas posséder l'autorité. Il ne s'agit même pas de savoir s'il est hérétique ou non. Cette étape est dépassée depuis un certain temps ; actuellement on se trouve devant une nouvelle église, bâtie depuis le concile et qui n'a plus rien de catholique. Les modernistes eux-mêmes célèbrent, à la suite de Jean XXIII, une nouvelle pentecôte. Or, si la première et unique Pentecôte a été le début de l'Eglise catholique, parler d'une nouvelle pentecôte, c'est parler d'une nouvelle église que les modernistes eux-mêmes appellent église conciliaire.

Mgr Lefebvre le disait déjà dans sa déclaration au *Figaro* publiée le 4 août 1976 : « ... **Dans la mesure où le pape s'éloignerait de cette tradition, il deviendrait schismatique, il romprait avec l'Eglise.** Les théologiens comme saint Robert Bellarmin, le cardinal Journet et bien d'autres ont étudié cette éventualité. Ce n'est donc pas une chose inconcevable... Ce concile représente, tant aux yeux des autorités romaines qu'aux nôtres, **une nouvelle Eglise qu'ils appellent d'ailleurs l'église conciliaire... Le concile... tournant le dos à la tradition et rompant avec l'Eglise du passé est un concile schismatique...** et est en train de ruiner l'Eglise catholique. (Admis ce nouveau principe de la liberté religieuse, n.d.l.r.) toute la doctrine de l'Eglise doit changer, son culte, son sacerdoce, ses institutions... C'est donc un renversement total de la tradition... Ceux qui ... adhèrent à cette nouvelle église conciliaire... **entrent dans le schisme...** L'Eglise catholique... (est) envahie par des ennemis couverts de pourpre. Comment pourrions-nous... faire le jeu de ces schismatiques qui nous demandent de collaborer à leur entreprise de destruction de l'Eglise ? »

Un an après, en 1977, Mgr Lefebvre tiendra des propos encore plus explicites : « Il ne s'agit pas d'un différend entre Mgr Lefebvre et le pape, mais il s'agit d'une **incompatibilité radicale entre l'Eglise catholique et l'église conciliaire** » (cité par Simple Lettre, n. 115).



Mgr Lefebvre

C'est toujours le prélat d'Ecône dans son livre *J'accuse le Concile!* du mois d'août 1976, qui affirme : « ... De cette Eglise conciliaire nous ne voulons pas faire partie... **Cette Eglise conciliaire n'est pas catholique.** Dans la mesure où le pape, les évêques, prêtres ou fidèles adhèrent à cette nouvelle Eglise, ils se séparent de l'Eglise catholique et entrent dans le schisme ». Or, personne ne pourrait nier que « le pape, les évêques, prêtres ou fidèles adhèrent à cette nouvelle Eglise, (et que, donc) ils se séparent de l'Eglise catholique et entrent dans le schisme ». Si l'ex-archevêque de Dakar ne voulait pas faire partie de cette

église conciliaire, c'est parce qu'elle n'est pas catholique, comme il le disait lui-même. Or, comment peut-on reconnaître les autorités de cette église conciliaire comme la véritable autorité de l'Eglise ?

Malgré ces déclarations fracassantes, le fondateur de la Fraternité Saint-Pie X n'a pas tiré toutes les conclusions qui s'imposaient. L'ensemble de ses disciples poursuivent dans la même voie. On note, par exemple, dans le n. 42 du *Sel de la Terre* (automne 2002) que les Dominicains d'Avrillé, dans un article intitulé *Kasper et la Liberté religieuse*, affirment en guise de conclusion : « Dans la mesure où Kasper *and Co* l'acceptent (la liberté religieuse), ils se séparent de l'Eglise Catholique et forment une nouvelle Eglise conciliaire et libérale ». Jusqu'ici, nous sommes tout à fait d'accord ; mais la question inéluctable est celle-ci : cette nouvelle église conciliaire née de la séparation d'avec l'Eglise catholique, est-elle toujours l'Eglise catholique ? Pour l'affirmer, il faudrait nier le principe d'identité ou de non-contradiction¹. Si cette nouvelle église conciliaire est séparée de l'Eglise catholique, elle ne peut pas être l'Eglise catholique.

¹ «Impossible est esse et non esse simul – Un même être ne peut pas, en même temps et du même point de vue, être et ne pas être ».

Cependant l'Eglise catholique doit toujours exister car, selon les promesses de Notre-Seigneur, elle doit durer jusqu'à la fin des temps. Aujourd'hui, comme tout un chacun peut le constater, elle est occupée, occultée, éclipsée par cette nouvelle église. Comme le Christ lui-même nous l'a dit, l'Eglise est fondée sur Pierre, si bien que l'on peut difficilement la concevoir sans Souverain Pontife ou, pire encore, avec un faux pape à sa tête.

Il faut quand même reconnaître que, dans la situation actuelle, on ne voit pas clair et l'issue ne semble pas évidente.

Quid faciendum ? Que faut-il faire ?

Quatre manières principales de voir se sont fait jour : celle de la Fraternité Saint-Pie X, celle des tenants de la thèse de Cassiciacum, celle des sédévacantistes et celle des conclavistes.

Pour la Fraternité Saint-Pie X et ceux qui suivent sa position, le problème ne se pose pas car ils reconnaissent l'autorité de Jean-Paul II sans lui être soumis, ce qui, faut-il le rappeler, n'est pas catholique². Il faut, selon eux, attendre les temps à venir pour résoudre ces questions.

Voici ce qu'écrivait Mgr Lefebvre dans la préface du livre *J'accuse le Concile !* : « ... Mais si nous laissons à Dieu et aux futurs vrais³ successeurs de Pierre de juger de ces choses... ».

Dans le même livre, il affirme : « Un pape digne de ce nom et **vrai successeur de Pierre** ne peut pas déclarer qu'il se donnera à l'application du Concile et de ses réformes⁴. Il se met, par le fait même, en rupture avec

² Les évêques allemands ont fait à ce propos une déclaration explicitement approuvée par Pie IX dans le document *Mirabilis illa constantia* du 4 mars 1875 (Denz. S., 3117) où ils disent : «...l'évêque de Rome est aussi pape, c'est-à-dire pasteur et chef de l'Eglise universelle, chef de tous les évêques et de tous les fidèles ; **son autorité papale n'est pas en vigueur seulement en quelques cas exceptionnels déterminés, mais subsiste et oblige toujours, en tout temps et en tout lieu**» (Denz. S. 3113).

³ Il faut remarquer ici, en toute logique, que s'il faut attendre de « futurs vrais successeurs de Pierre », il s'ensuit nécessairement que l'actuel est un faux. Tout comme une fausse monnaie a l'apparence d'une vraie mais est en réalité sans valeur. Dans les deux cas, il y a tromperie.

⁴ Etant donné que Paul VI et Jean-Paul II ont déclaré à plusieurs reprises qu'il fallait «appliquer le Concile et ses réformes», ils ne sont pas de vrais successeurs de Pierre. Donc, s'ils ne le sont pas, ils ne sont tout simplement pas papes. A remarquer aussi que, près de trente ans après, la simple application du

tous ses prédécesseurs et avec le Concile de Trente en particulier ».

Pour ceux qui suivent la thèse de Cassiciacum, le problème ne se pose pas non plus car Paul VI et Jean-Paul II « sont “papes” materialiter mais pas formaliter, pour la raison que, ne poursuivant pas le bien de l’Eglise et enseignant l’erreur et l’hérésie, s’ils ne rétractent pas d’abord leurs propres erreurs, ils ne peuvent en aucune façon recevoir de Jésus-Christ l’autorité pour gouverner, enseigner et sanctifier l’Eglise ». Cependant, ils sont les élus du conclave et donc occupent légalement le siège de Pierre. Par conséquent, on ne peut pas élire un autre pape.

Enfin, il y a les sédévacantistes, dont nous sommes, qui pensent que bien que le siège soit actuellement vacant d’un vrai pape ou, si l’on préfère occupé physiquement par un faux pape, on ne peut pas élire un pape ; en effet, c’est l’Eglise catholique dans son ensemble qui doit le faire.



"Grégoire XVII" de Palmar de Troya

En revanche, parmi les sédévacantistes, certains pensent qu’il faut dès maintenant réunir un conclave. Pour eux, le rétablissement de l’unité et la restauration de l’Eglise commençant par l’élection d’un pape (ce qui en soi pourrait être vrai), cela doit être fait par ceux qui sont encore catholiques. D’aucuns sont déjà passés à l’acte, de sorte qu’il y a actuellement une quinzaine de “papes” dont, par exemple, deux Grégoire XVII, un Michel Ier, un Lin II, un Pie XIII, etc.

Cela montre, entre autres, que la chose n’est pas réalisable car chacun de ces “papes” a été élu par un groupe qui s’est arrogé le droit de le faire sans tenir compte des autres catholiques qui, à leur tour, ont reconnu un autre pape ou n’en ont reconnu aucun. En conséquence, ces “papes” s’excommunient mutuellement, attitude qui, au lieu de rétablir l’unité, multiplie les scissions. Ce qui doit donc être un principe d’unité, l’autorité, devient un élément de division. D’aucuns vont jusqu’à prétendre que si l’on n’accepte pas leur “pape”, l’on est objectivement schismatique. D’autres enfin ajoutent que le refus d’élire un pape actuellement est une hérésie ecclésiologique car l’Eglise doit forcément avoir un pape à sa tête.

Quant à certains partisans de la thèse de Cassiciacum et de Mgr Lefebvre, ils considèrent que tous les sédévacantistes doivent nécessairement être conclavistes et s’ils ne le sont pas, ils sont incohérents.

“concile” a été largement dépassée par des faits qu’on n’aurait pas pu imaginer en 1976.

L'abbé Ricossa⁵ par exemple dans sa réponse⁶ à notre livre *Petrus es tu ?* écrit ceci :

« **Paladino soutient-il la Thèse de Cassiciacum sans le savoir ? Paladino et le Conclavisme** (p. 12).

L'hésitation de Paladino à ce propos (conclavisme) est évidente dans la réponse qu'il donne à la huitième objection : "*Si le pape perd le pontificat, on doit faire une nouvelle élection*". "*Il y en a beaucoup – répond Paladino – qui disent que dans le cas qui nous préoccupe, il faudrait procéder à une nouvelle élection. En effet, à première vue, cela semblerait l'unique solution*" (p. 192). Et c'est en effet l'unique solution dans une perspective totalement sédévacantiste. Paladino incline visiblement pour elle, mais là aussi l'autorité de Hervé, à nouveau citée, le retient » (p. 13).

L'abbé Ricossa insère, à ce point, la note 30, où il cite les dernières phrases de notre passage. Mais, dans le même temps, il saute la phrase-clé que nous reproduisons ci-dessous en gras. Celui qui ne connaît pas *Petrus es tu?*, comme la plupart des lecteurs de *Sodalitium*, sera convaincu (et encore ! voir la note 7) par les affirmations de l'abbé Ricossa. Si, toutefois, l'on prend le passage dans sa totalité, on s'aperçoit que nous voulons dire exactement le contraire de ce qu'il nous attribue. Voici notre citation non tronquée :

« 8ème objection. Si le pape perd le pontificat, on doit faire une nouvelle élection. Réponse. Il y en a beaucoup qui disent que dans le cas qui nous préoccupe, il faudrait procéder à une nouvelle élection. En effet, à première vue, cela semblerait, l'unique solution⁷. **Cependant, on doit bien considérer la chose avant de faire un pas semblable** – comme l'ont fait plusieurs – **pour ne pas tomber dans le ridicule et faire de nouveaux faux papes.**

A partir des principes et des faits, on peut constater indubitablement que Jean-Paul II n'est pas pape, mais pour procéder à une nouvelle

⁵ Supérieur de l'Institut Mater Boni Consilii.

⁶ *L'abbé Paladino et la "Thèse de Cassiciacum"*, abbé Francesco Ricossa, Sodalitium.

⁷ "A première vue", cette expression signifie en français comme en italien (a prima vista) : au premier regard, sans examiner ni considérer la chose et suppose un "mais" ou un "cependant". Par exemple, l'on dira : "A première vue, ce travail semble objectif. Mais en réalité, il ne l'est pas". Les lecteurs de la brochure de l'abbé Ricossa auraient ainsi dû s'attendre à un "mais" ou à un "cependant", comme c'est le cas dans notre texte original. Mais cette phrase qui ne laisse planer aucun doute, l'abbé Ricossa l'a oubliée !

élection, il faudrait, tout de même, une déclaration de l’Eglise.

Cette solution est préconisée par le théologien Hervé⁸ qui affirme que le pape ne peut pas être jugé par un concile, même “... à cause de l’hérésie; en effet en admettant que, comme personne privée, un pontife puisse devenir hérétique public, notoire et contumace... par le fait même de l’hérésie il déchoirait de la puissance pontificale ... Alors le concile (l’Eglise) aurait seulement le droit de déclarer le siège vacant, afin que les électeurs habituels puissent avec certitude procéder à l’élection (Th. dogm. Tom. I, p. 495)” » (*Petrus es tu ?*, p. 193).

Comment peut-on dire que l’auteur de *Petrus es tu?* “*incline visiblement*” pour le conclave quand, en réalité, il affirme que cela serait ridicule ? En tronquant la citation, évidemment. De plus, ce que dit Hervé, était exactement ce que nous pensions avant même de le lire. Ce détail nous ne l’avons pas écrit dans *Petrus es tu ?*, car il nous semblait inutile de le préciser mais, quand nous avons lu le texte d’Hervé, nous nous sommes dit : voilà bien notre pensée ! Donc ce n’est pas “*l’autorité de Hervé, à nouveau citée, (qui nous) retient*”, mais elle nous a seulement conforté dans notre pensée.



Venerabile
Elisabetta C. Mora

Mais alors, si on ne peut pas élire un pape et si les autres positions ne sont pas sûres (pour ne pas dire plus), quelle est la solution ?

La vénérable Elisabetta Canori Mora

Il est difficile de voir une solution dans cette situation extraordinaire, inédite ; tellement extraordinaire qu’il est vraisemblable que Dieu pourrait intervenir de manière spéciale ; d’ailleurs dans le cours de l’histoire, Il n’a pas manqué d’agir ainsi. Souvent, l’intervention divine fut précédée des prophéties⁹ ; de fait, il y en a beaucoup qui concernent le déroulement de la crise actuelle. Face à cette multitude de prophéties, il

⁸ Le Théologien Hervé n’invente rien ; il ne fait que préciser la pensée de nombreux auteurs, et non des moindres. Citons par exemple St Alphonse de Liguori : « *Si jamais le pape, comme personne privée, tombait dans l’hérésie, il serait à l’instant déchu du pontificat car, comme il serait alors hors de l’Eglise, l’Eglise devrait non pas le déposer, puisque personne n’a d’autorité sur le pape, mais le déclarer déchu du pontificat* » (Œuvres complètes T. IX, p. 232).

⁹ Saint Paul mentionne la grâce de prophétie parmi les charismes (I Cor. XII, 10). C’est une des grâces *gratis datae* (données gratuitement) qui sont accordées principalement pour l’utilité des autres.

faut voir s'il en existe qui sont reconnues par l'Eglise.

Dans le monde de la tradition, il y en a beaucoup qui sont en quête de faits extraordinaires et qui, en général, sont trop crédules ; on les appelle les apparitionnistes ; il y a aussi ceux qui refusent d'y accorder le moindre crédit et qui sont même plutôt contre les apparitions ; mais si Dieu a donné des prophéties, il faut bien en tenir compte. Nous ne voulons pas entrer dans des discussions sur telle ou telle prophétie mais en citer une qui a reçu l'*Imprimatur*¹⁰ ; il s'agit de la prophétie de la vénérable Elisabetta Canori Mora (1774-1826).

La prophétie en question a déjà été publiée par les éditions Delacroix et d'autres, mais nous avons remarqué que, par rapport à l'édition originale italienne, ces traductions manquent de précision ; c'est pour cette raison que nous allons citer la prophétie traduite directement de l'italien¹¹.

D'abord la Vénérable, romaine elle-même, parle de l'occupation de la Ville éternelle par les ennemis de l'Eglise et de leur intention de détruire toute la Chrétienté :

« ... Pendant qu'elle (Elisabeth) l'écoutait (Christophe, son mari) parler, elle acquérait l'intime conviction qu'il s'acheminait vers un péril mortel. Il s'agissait du sanhédrin des loups qu'elle avait vu autour du Pontife ; répandus à travers toute la ville et, en outre, au témoignage même de Christophe, dans les bureaux les plus éminents, dans les charges les plus délicates, les frères des loges et des convents commençaient leur lutte contre l'Eglise. Sournoise et voilée au début, cette lutte devait ensuite déborder ouvertement en se servant de tous les moyens, en déchristianisant les masses, en corrompant la jeunesse, en proclamant les principes de libre éducation et en détruisant, au-delà des gouvernements destinés à se rénover, les nations auxquelles Dieu devait être enlevé (page 154).

Mais le chemin du bien est lent alors que celui du mal est rapide et facile. Elisabeth eut ensuite des visions si terrifiantes qu'elle en était angoissée. Elle voyait l'Eglise de Dieu aux prises avec la tempête des

¹⁰ *La venerabile Elisabetta Canori Mora*, Daniella Klitsche de la Grange Annesi, Roma Tipografia Agostiniana, 1953.

E vicariatu Urbis, die 10 martii 1953 +Aloysius Traglia Archiep, Caesariensis; vicesgerens. Imprimatur. / Nihil obstat. Romae, die 2 martii 1953. S. Natucci. Fidei promotor gen. / Nihil obstat. Romae, die 8 martii 1953 Aloysius Manzini. Barn, Rev, deleg.

¹¹ Dans le livre de D. de la Grange Annesi, des passages entiers de la Vénérable ont été résumés par l'auteur ; il est vrai qu'ils ont été publiés, *in extenso*, par d'autres Editions. Mais nous préférons publier ces résumés à cause de l'*Imprimatur*.

maximes insanes de tant de personnes qui, sous l'aspect de bien, prétendaient la ruiner et faisaient par-là, tomber sur le monde les foudres du ciel (page 155).

Elle appela donc ses filles qu'elle voulait à ses côtés et dont elle aurait voulu qu'elles participassent à son intense vie spirituelle. Elle leur confia que leur père s'était affilié à une des sectes secrètes qui infestaient Rome et qu'il risquait d'y perdre son âme et sa vie. Elle voulait que ses filles le suppliasent de se retirer, espérant qu'il les aurait peut-être écoutées alors qu'il n'avait rien voulu entendre de son épouse » (page 156).

Voici maintenant le cœur de la prophétie : « Un jour qu'elle était en prière dans son oratoire, elle eut la vision de l'apôtre Pierre entouré d'anges, dans une lumière tout à fait inconnue de l'œil humain, qui appelait les fidèles à se rassembler et les invitait dans un lieu sûr avant que les fléaux du Tout-Puissant, indigné de tant d'erreurs, se déchaînaient sur la terre. Une autre fois, Elisabeth vit ce cadre de désolation mais encore plus épouvantable. La lumière qui, peu auparavant, l'entourait devint tout obscure, le vent n'apporta plus le chant choral des anges et devint une nuée accablante, un tourbillon chargé d'une suie suffocante. Des formes changeantes s'agitaient, des légions de démons remontaient des abîmes éternels, images significatives de tous les vices et de



Bouddha sur le Tabernacle à Assise en 1986

toutes les passions déchaînées dans les âmes. Les hommes se déchiquetaient et se tuaient, prêtres et religieuses tombaient trucidés, villages, villes et provinces entières étaient rasés avec leurs sanctuaires, avec leurs églises et avec leurs magnifiques monuments : “... sont détruits et dévastés tous les lieux – dit la Vénérable – où Dieu a été outragé, profané, et traité de manière sacrilège”¹².

¹² Quels sont ces “lieux où Dieu a été outragé, profané, et traité de manière sacrilège” ? Il est clair que toutes les églises où, avec l'aval du clergé moderniste, les cultes des fausses religions ont été célébrés, la profanation est bien réelle ; par exemple, dans l'église Saint-Pierre à Assise où une statue de Bouddha a été posée sur le tabernacle. On est aussi amené à penser que la célébration du *novus ordo missæ*, simulacre de sacrement, peut être assimilée à ces profanations.

L'horreur qui la faisait frémir dépassait celle qu'elle avait déjà ressentie une autre fois. Elle était toute pénétrée du sens profond des choses futures ouvertes à elle, petite créature, qui ne pourrait rien faire d'autre que de les garder pieusement dans son cœur. Nous retrouvons dans ses manuscrits ces prophéties angoissantes mêlées aux plus consolantes promesses (page 222).



Saint Pierre

*“Alors une grande clarté apparut sur la terre; elle indiquait la réconciliation de Dieu avec les hommes. Les anges conduisirent devant saint Pierre le petit troupeau échappé au massacre universel, et le **Saint choisit le nouveau Pontife**. L'Eglise fut réordonnée¹³ selon les préceptes de l'Évangile, les Ordres religieux restaurés, chacun selon l'esprit de ses saints fondateurs et toutes les maisons particulières des chrétiens devinrent semblables à des couvents en étant toutes ordonnées dans l'amour de Dieu et du prochain ”...¹⁴ J'enverrai (Dieu) des prêtres zélés à prêcher ma foi, je réformerai mon peuple et mon Eglise, je formerai un nouvel apostolat, je réformerai les ordres religieux par des nouveaux docteurs et*

par des saints réformateurs, j'enverrai mon divin Esprit pour renouveler la terre. Je donnerai un nouveau Pasteur, savant et saint, à mon Eglise, plein de mon esprit ; avec son saint zèle, il reformera le troupeau de Jésus-Christ” (page 223) ».

Certains ont objecté que cela n'est pas possible car si saint Pierre choisissait directement un nouveau pontife, il inaugurerait une nouvelle lignée apostolique, et ce ne serait donc plus la même église. Il nous semble

¹³ Nous avons trouvé, dans une traduction de la prophétie, que le mot *riordinata* (réordonnée) avait été traduit par *reconstituée*. Il est clair que ce n'est pas la même chose. L'Eglise a été constituée une fois pour toutes par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Donc elle ne peut pas être reconstituée mais, éventuellement, remise en ordre.

¹⁴ “Gli angeli condussero innanzi a san Pietro il piccolo gregge scampato dallo scempio universale, **e il Santo scelse il nuovo Pontefice**. Fu allora riordinata la Chiesa secondo i dettami del Vangelo, si restaurarono gli ordini monastici, ciascuno secondo lo spirito dei loro santi fondatori, e tutte le case dei cristiani divennero come case religiose essendo tutte ordinate nell'amore di Dio e del prossimo”.

que cette objection n'a aucun fondement car il faut, à notre avis, entendre cette prophétie dans le sens que saint Pierre interviendra d'une manière extraordinaire pour faire comprendre quel devra être le nouveau pontife à élire ou quelque chose de semblable.

Il y en a d'autres qui disent que cela n'est pas possible car l'Eglise peut subvenir elle-même à ses besoins, ce qui en soi est vrai mais, comme on l'a déjà vu, la situation actuelle est sans précédent par sa gravité et sa durée. Par conséquent, on est en droit de penser qu'elle ne puisse pas être résolue de manière ordinaire ; à situation extraordinaire, remède extraordinaire. En tout cas, ceux qui ont permis la publication de ce livre en donnant leur *Imprimatur*, n'ont rien trouvé qui puisse contredire la foi ; bien sûr, nous ne voulons pas dire que cela est l'unique solution mais elle nous semble l'une des plus conformes à la situation actuelle. D'ailleurs même Pie IX a prophétisé quelque chose de semblable : « Etant donné que le monde s'est placé contre Dieu et son Eglise, il est clair que Dieu se réserve la victoire sur les ennemis. Cela est rendu clair du fait qu'à la racine de nos maux, ceux qui sont étrangers à la religion, même s'ils ont du talent et de la vigueur, préfèrent les satisfactions terrestres. Non seulement ils ne s'occupent pas de Dieu mais ils L'oublient complètement.



Pie IX

Pour cela, il est clair que ces personnes ne peuvent revenir à Dieu en aucune autre manière qu'à travers un acte qui ne pourra pas être attribué à un agent secondaire. Alors tous seront obligés de reconnaître l'intervention surnaturelle de Dieu en s'exclamant : *“Cela arrive par l'intervention du Seigneur et c'est merveilleux à nos yeux !”* Arrivera un grand événement qui remplira le monde de stupeur. Mais ceci sera précédé par la domination de la Révolution. L'Eglise devra souffrir énormément » (*The Prophets and our Times*, Rv. G. Culleton, Tan Books,

Rockford, 1974).

Bien que l'occupation du Siège Apostolique par un faux pape soit un problème majeur et même le problème principal dans la crise actuelle car l'Eglise se fonde sur Pierre, cela ne signifie pas pour autant que nous soyons habilités à résoudre cette question en nous octroyant des pouvoirs qui nous dépassent. Si certains estiment que s'en remettre à Dieu pour résoudre la crise est de l'attentisme, nous pensons plutôt que, sans tomber dans un providentialisme béat, c'est de la prudence.

Don Francesco Maria Paladino

La métamorphose du modernisme¹



« Ces modernistes ne croient pas absurde, mais absolument nécessaire que la théologie qui, au cours des siècles, a utilisé différentes philosophies comme instruments *ad hoc*, en vienne à substituer aux concepts anciens des concepts nouveaux. Ainsi, sous des modes divers et souvent opposés, quoique présentés par eux comme équivalents, ils nous expriment, à les en croire, les mêmes vérités divines, mais dans un langage mieux adapté à des êtres humains » (Pie XII, *Humani Generis*, 12 août 1950).

Quatre-vingt-quinze ans se sont écoulés depuis la parution de la monumentale encyclique *Pascendi*,

dans laquelle saint Pie X condamnait le Modernisme, qu'il tenait pour la synthèse de toutes les hérésies, synthèse issue du mariage entre la foi et la philosophie moderne. Or, cette tentative suicidaire de concilier deux mondes, deux conceptions, deux modes de croire et de penser, a, en fait, démontré le fossé qui les sépare en faisant ressortir leurs divergences irréductibles : il s'avérait impossible de trouver un compromis sans altérer, de manière irrémédiable, la foi elle-même et par voie de conséquence, tous les aspects de la vie chrétienne. Cependant, la philosophie moderne, étant fondée sur des présupposés qui, de fait, nient au sujet les moyens d'atteindre la réalité et de l'examiner telle qu'elle est², est de par sa

¹ Dans le cahier n. 25 de *LA VOIE*, nous avons publié un article inédit en langue française de l'abbé Davide Pagliarani : *La clé philosophique du modernisme*. Ce genre d'écrit, dont nous admettons qu'il n'est peut-être pas à la portée de tout le monde, présente cependant un intérêt fondamental pour tous ceux qui veulent analyser et comprendre l'impact du modernisme sur les mentalités contemporaines. Au reste, plusieurs de nos lecteurs ont été vivement intéressés et nous ont manifesté leur souhait de retrouver dans *LA VOIE* des études semblables. Accédant volontiers à cette demande, nous publions un nouvel article de l'abbé Pagliarani : *La metamorfosi del modernismo*, déjà paru en italien dans le numéro 36 de la revue *La Tradizione Cattolica*.

² Cf. *La Tradizione Cattolica*, n. 35 p. 13.

constitution vouée à une évolution continuelle et désespérée avec la seule perspective d'aborder logiquement le relativisme le plus radical, comme en témoigne de manière éloquente et significative le climat culturel contemporain. Si la philosophie scolastique a mérité le titre de *philosophia perennis*, la philosophie moderne, considérée dans son ensemble, mériterait parallèlement le titre de *philosophia fluens* (qui coule).

Or, une question se pose maintenant : quels ont été, depuis la promulgation de l'encyclique *Pascendi* jusqu'à nos jours, les éléments nouveaux que le Modernisme a pu emprunter à cette philosophie contemporaine en constante évolution ? Pour répondre à cette question, il est nécessaire de se référer aux courants de pensée qui ont le plus caractérisé la pensée du vingtième siècle, surtout dans la période qui a suivi la Deuxième Guerre mondiale. Il s'agit fondamentalement de trois courants de pensée : la Phénoménologie, l'Existentialisme et le Personnalisme. Dans la présente étude, nous centrerons notre attention sur l'Existentialisme, en nous efforçant d'en cerner les traits essentiels, puis d'en rechercher les conséquences concrètes sur le plan de la vie morale ; enfin, nous nous demanderons de quelle manière les contenus caractéristiques de cette école philosophique ont trouvé leur application à la foi et à la vie de l'Eglise.

Ce qu'est l'existentialisme

Il ne fait pas de doute que l'importance représentative de l'Existentialisme l'emporte de beaucoup sur celle des autres courants de pensée du 20^{ème} siècle, notamment dans le cadre de la philosophie contemporaine, en ce sens qu'elle a exercé (à tous les niveaux et chez des individus de toute condition) une influence déterminante dans l'élaboration des traits essentiels de la *forma mentis* de l'homme contemporain.

On ne saurait, par ailleurs, ranger tout simplement l'Existentialisme dans la rubrique de la Philosophie Moderne, comme s'il s'agissait d'un nouveau courant de pensée parmi d'autres. Etant donné la portée considérable de ses premiers principes et les vastes perspectives qu'ils ont ouvertes, l'Existentialisme peut parfaitement prétendre fonder une Nouvelle philosophie. On y découvre, en effet, une façon absolument inédite d'envisager la réalité, un renversement de perspective que nous pouvons qualifier de révolutionnaire, même si nous le comparons aux principes cartésiens considérés comme le fonds commun de tous les courants de pensée de la Philosophie Moderne. Tout bien pesé,

l'Existentialisme représente, dans l'histoire de la Philosophie, une étape aussi fondamentale que celle de la philosophie de Descartes. Ses principaux représentants sont Martin Heidegger et Karl Jaspers en Allemagne, Jean-Paul Sartre et Gabriel Marcel en France. Nous allons donc exposer les grandes lignes de son système philosophique.



Jean-Paul Sartre

Toute philosophie s'interroge sur la réalité, cherche à la connaître et à l'analyser. Or, toutes ses interrogations se ramènent à la question fondamentale : qu'est-ce que l'être en tant que tel ? Il revient de droit à la partie la plus noble, la plus sublime de la philosophie – à savoir la métaphysique – de donner une réponse à cette question. Et comment un existentialiste doit-il aborder une question métaphysique ? *« En premier lieu, elle comprend toujours le problème de la métaphysique dans son ensemble (mieux encore, elle est cet ensemble même) ; en second lieu, aucune question métaphysique ne peut être discutée sans que celui qui pose la question – en tant que tel – n'y soit impliqué, c'est-à-dire qu'il est mis lui-même en question. De là, on en tire ce précepte : chaque question métaphysique doit être posée dans sa totalité et, toujours, à partir de la position essentielle de l'existant qui meut la question. C'est nous qui posons la question, ici et maintenant, pour nous »*³.

Dans cette réponse brève mais lourde de sens de Heidegger, que nous pouvons considérer comme le fondateur de l'Existentialisme, sont contenus les principes fondamentaux de ladite philosophie ; l'existentialiste ne cherche pas, en premier lieu, à scruter la réalité au moyen de concepts abstraits, à chacun desquels correspond une essence recueillie à partir d'une analyse de la réalité concrète ; il cherche bien plutôt à s'immerger lui-même dans cette réalité. La philosophie et singulièrement la métaphysique, s'engage, s'investit à fond, selon l'existentialiste, dans cette immersion à l'intérieur de la réalité. Cette immersion dans la réalité est une prérogative appartenant en propre à l'homme, puisqu'il est cet être qui s'interroge sur la nature des choses. Immergé de la sorte dans la réalité, “en plongée”, à la manière d'un sous-marin, dans sa propre existence, dans son être existentiel⁴, l'homme

³ Martin Heidegger, *Cosa è la metafisica ?*, La Nuova Italia, Firenze, 1971 p. 4.

⁴ L'“être existentiel” est le mot-clef de toute la philosophie d'Heidegger ; c'est ce qu'il appelle “Dasein”. Littéralement, cela signifie “y être”, être projeté dans

connaît et se connaît : il se met à philosopher spontanément et la vérité se révèle à lui.

C'est donc l'être existentiel, l'homme pleinement impliqué dans la réalité qui l'entoure, qui découvre et révèle la vérité : « *La métaphysique appartient à la nature de l'homme. Elle n'est pas une espèce de philosophie pour les écoles ni un champ d'“excogitations” arbitraires. La métaphysique est “l'arrivement” fondamental dans l'être existentiel. Elle est l'être existentiel même* »⁵.

A ce stade de notre enquête, nous pouvons déjà entrevoir la portée de la révolution existentialiste. Chez Descartes et dans toute la philosophie moderne est encore présente l'idée d'un rapport entre le sujet connaissant et le monde, l'homme y cherche encore à connaître la réalité au moyen de concepts et à recueillir l'essence des choses, encore qu'il ne sache plus si, à ces contenus, correspond quelque chose dans la réalité. Pour Heidegger, en revanche, connaître la réalité, c'est avant tout exister dans le monde et, par conséquent, le problème du rapport entre le sujet connaissant et la réalité extérieure – problème qui constitue la grande question insoluble de la philosophie moderne – ne le concerne plus.



Dans ce sens, on peut dire qu'avec Heidegger s'achève l'ère cartésienne et que celui-ci fonde une philosophie radicalement neuve que nous pourrions définir post-moderne : « *philosophie – ce que nous appelons ainsi – est seulement une mise en mouvement de la métaphysique, et c'est pourquoi elle arrive à elle-même et à ses devoirs explicitement ; et elle se met en mouvement seulement par une particulière immersion de sa propre existence dans les possibilités fondamentales de l'être existentiel dans sa totalité* »⁶.

Pour résumer, nous pouvons déjà noter que : « *L'existentialisme vise avant tout à une orientation fondamentale de l'être, à atteindre l'être de l'ens (c'est-à-dire l'être de l'étant) non pas dans un concept ou dans un réseau de rapports abstraits, mais dans le concret, c'est-à-dire, dans une*

une réalité déterminée ; c'est l'existence “en plongée” dans la réalité concrète, c'est l'homme envisagé dans son acte d'exister.

⁵ Martin Heidegger, op. cit. p. 33.

⁶ Ibidem, p. 34.

situation déterminée, sur le fond et sur le fondement d'un "plexus" opératif-cognoscitif qui est pré-rationnel »⁷.

Notez bien, toutefois, que l'immersion existentialiste dans la réalité ne se propose pas comme objectif fondamental d'établir un rapport entre sujet connaissant et réalité extérieure, c'est-à-dire une connaissance au sens traditionnel du terme. Que peut bien faire l'homme de sa personne, donc, une fois qu'il s'est mis "en plongée" dans son être existentiel, dans sa propre existence, laquelle vient coïncider – notons-le tout de suite – avec lui-même, avec sa propre essence d'homme ? Eh bien, il projette. Il projette, il construit des projets, étant donné qu'exister signifie pouvoir être quelque chose et que notre vie se présente comme une chaîne dont nos projets sont les anneaux, chaîne interrompue seulement par la mort (ce n'est pas par hasard que l'idée de la mort, avec son cortège d'angoisses, est tout à fait centrale dans le système d'Heidegger ; attendu que la mort interrompt tout projet, qu'elle est le seul événement auquel l'homme n'a pas la possibilité de se soustraire, l'existence authentique sera celle qui en tient le plus grand compte, qui vit en familiarité avec la mort).

Le fait de projeter continuellement postule à son tour la nécessité d'établir une myriade de relations avec les autres, la possibilité de se servir de tout objet existant comme d'un outil, et surtout la plus grande et absolue liberté.

Arrivés à ce point, nous pouvons nous demander ce que deviennent, compte tenu de tels préjugés, la vérité et la loi morale. La vérité, pour un existentialiste, est *unique* en tant qu'elle est connexe à chaque existence, et, dans le même temps, elle est *multiple* puisque les existences sont telles : chaque homme peut donc affirmer : "*je suis ma vérité*" ; notez bien : "*Je suis*" et non : "*j'ai ma vérité*", parce que la vérité n'est plus "*codifiée*" et exprimée par des concepts, mais coïncide avec ma propre existence. Remarquez, en outre, l'importance capitale que revêtent dans cette optique, la confrontation et le dialogue de chaque existence individuelle avec les autres existences, qui permettent aux uns et aux autres de pouvoir découvrir leur propre identité existentielle : « *L'existence – écrit Jaspers in Raison et existence – devient manifeste à elle-même et avec cela réelle, si, avec une autre existence, à travers elle et avec elle, elle arrive à elle-même* »⁸. C'est donc dans le devenir de la vie,

⁷ Cornelio Fabro, *Il significato dell'Esistenzialismo*, Esistenzialismo (Atti della settimana di Studio indetta dall'Accademia di S. Tommaso, 8-13 Aprile 1947), Marietti, 1947, p. 14.

⁸ Karl Jaspers, *Ragione ed esistenza* (Raison et existence), Marietti, Torino 1971.

dans une constante confrontation avec les autres, qu'on peut découvrir la vérité, une vérité non plus statique et conceptuelle, mais bien plutôt dynamique, solidaire avec le cours continu de l'existence, une vérité qui doit donc être continuellement poursuivie.



Karl Jaspers

Sur le plan moral, l'Existentialisme postule, en définitive, un seul élément, une seule règle qui garantit au sujet la possibilité d'une totale actuation et réalisation de ses propres projets et donc de sa propre existence : la liberté. Au fond, l'homme a besoin de la liberté et d'elle seule : elle est le seul élément vraiment indispensable pour pouvoir vivre d'une manière authentique sa propre existence,

laquelle n'est rien d'autre que l'exercice de sa propre liberté. Ainsi la liberté tend à devenir une valeur absolue, une valeur en soi, un postulat sacré et non plus simplement une condition : *« l'Existentialisme réfère l'être et la valeur conclusive de l'homme moins à l'être qu'à l'existence, c'est-à-dire, à l'exercice et à la mise en acte de sa liberté individuelle, puisque l'existence de chacun est ce qui le fait être sa propre liberté dans le temps »*⁹.

Afin de saisir parfaitement la portée et les conséquences éthiques de ces présupposés fondamentaux, il est indispensable, à ce stade, de se référer à la doctrine catholique sur l'existence ; nous retournerons ensuite, à nouveau, sur la problématique de la liberté.

La doctrine thomiste

D'après la doctrine thomiste, l'être de l'homme ne se réalise pas entièrement dans son existence et ne peut s'y réduire purement et simplement, comme le prétend l'Existentialisme.

De fait, lorsque nous observons un quelconque organisme, nous nous posons avant tout deux questions fondamentales et distinctes : premièrement, s'il existe réellement (an sit) et deuxièmement, ce qu'il est (quid sit).

⁹ Cornelio Fabro, op. cit. p. 14.

A la question de savoir si tel organisme déterminé existe, correspond l'existence de cet organisme ; à la question de savoir ce qu'est cet organisme déterminé, correspond son essence.

L'essence est donc ce qui fait que telle ou telle chose est ainsi faite et non autrement ; ce qui en détermine l'identité et le statut ontologique¹⁰ ; l'essence de l'homme, par exemple, c'est le fait qu'il soit un animal raisonnable, autrement dit son animalité rationnelle, laquelle indique que la marque distinctive propre à cet être est de posséder en même temps un corps animal et une intelligence raisonnable.

L'existence, en revanche, c'est l'être en acte, c'est ce qui fait passer la puissance à l'acte et de ce fait, permet d'actualiser l'essence¹¹. C'est l'existence, qui fait passer une chose de l'état possible à l'état réel pour qu'elle devienne réalisée ou encore existante.

L'homme, donc, comme tout être réel, est composé d'un point de vue métaphysique¹², d'essence et d'existence.

Mais il est évident que sa nature spécifique ainsi que toutes les facultés et les devoirs moraux qui s'ensuivent, sont déterminés par son essence. C'est en vertu de son essence, en définitive, qu'un homme, par exemple, est doté d'une part, d'un corps matériel avec ses potentialités et ses contraintes physiques déterminées et d'autre part, d'une nature raisonnable avec des facultés intellectuelles déterminées qui appartiennent en propre à la nature humaine. C'est également à l'essence qu'il revient de déterminer

¹⁰ "L'essence est ce par quoi une chose est établie dans une espèce déterminée ; ce que nous connaissons en premier dans une chose ; ce qui, une fois compris, et qui, étant ignoré, fait que la chose elle-même demeure ignorée ; ce par quoi une chose se distingue des autres ; ce qui est comme la racine et le sujet de toutes les propriétés qui sont dans la chose". Card. Zigliara, *Summa Philosophica*. Vol. I Beauchesne, Paris 1912 p. 367. Essence et Existence étant deux notions fondamentales, inhérentes à l'être en tant que tel ("parfaitement simples" au sens métaphysique de l'épithète), elles ne peuvent être, à proprement parler, définies, mais seulement décrites.

¹¹ L'existence est "l'acte par lequel une chose sort de son état de pure possibilité ; c'est l'actualisation de l'essence ; c'est l'actualisation ultime de la chose ; c'est ce qui place la chose au-delà de la stricte dépendance de la cause ; c'est la présence actualisée de la chose dans l'ordre physique ou réel". Card. Zigliara op. cit., Vol. I p. 377.

¹² La distinction entre essence et existence est une distinction métaphysique en ce sens qu'elle est interne à l'être considéré en tant que tel. Concrètement, il n'existe qu'un seul et unique organisme dans lequel essence et existence sont inséparablement unies.

chez l'homme la présence d'une faculté dont la finalité est la libre adhésion au bien : la volonté. Toutefois, si d'un côté, l'essence marque l'homme (comme tout être réel) d'un caractère distinctif en déterminant ainsi sa nature et ses potentialités, en même temps, il lui impose des limites : un homme ne pourra jamais, par exemple, voler par ses propres forces ; une intelligence humaine ne sera jamais privilégiée d'une intuition égale à celle de l'intelligence angélique ; la liberté de l'homme ne sera jamais et pour le même motif, infinie et illimitée comme la liberté divine. L'homme est donc tenu, en vertu de sa propre essence, de raisonner et d'agir en conformité avec son propre statut ontologique (de l'être). En résumé, nous pouvons déjà affirmer que l'existence de l'homme actualise une essence ; que cette essence détermine, en conformité avec la nature humaine, le statut ontologique de l'homme et, par conséquent, ses devoirs moraux fondamentaux.

La divinisation radicale

En dernière analyse, l'Existentialisme fait en sorte qu'en réduisant l'être de l'homme à la seule existence, il en arrive à absorber son essence dans son existence. L'essence ainsi réduite à néant coïncide avec l'existence. L'homme, d'un point de vue existentialiste, est sa propre existence, *sic et simpliciter* (purement et simplement).

Mais cette existence affranchie des limitations d'une essence spécifique, par quoi, dès lors, pourra-t-elle bien être déterminée ? Eh bien ! Tout simplement par le sujet lui-même, lequel va se projeter et se construire sans devoir se référer à quoi que ce soit de pré-constitué, quitte donc, à se définir lui-même en toute liberté et en toute autonomie, quitte à constituer sa propre morale et sa propre vérité. La seule contrainte, désormais, sera la cohérence et la fidélité à sa propre conscience dans le libre exercice de sa liberté.

Pour bien comprendre la radicalité de l'existentialisme, il n'est pas sans intérêt, à ce stade, de rappeler qu'essence et existence ne coïncident qu'en Dieu¹³. L'existence de Dieu, son acte d'être, n'est ni limitée, ni déterminée par une essence distincte, mais coïncide avec celle-ci : infinie est Son existence, infinie est Son essence. Inversement, l'essence de Dieu ne requiert pas d'être actualisée par une existence distincte ; c'est son essence en fait qui est, très exactement, son existence. Au lieu d'avoir une existence comme l'homme, Dieu est sa propre existence. Telle est la

¹³ Saint Thomas d'Aquin, *Somme Théologique* I pars q. 3 art. 4.

signification profonde de la réponse donnée à la question posée par Moïse sur le Mont Sinai : “*Ego Sum qui Sum*”¹⁴– Je suis Celui qui suis.



Il convient, en outre, de souligner que cette parfaite identité entre essence et existence constitue le premier des attributs divins ; de celui-ci découlent tous les autres comme étant virtuellement contenus dans le premier, notamment la toute-puissance et l'infinie liberté de Dieu ; et ceci dans la mesure où l'acte d'être propre à Dieu, autrement dit son existence, n'est pas – comme nous l'avons démontré – limité par une essence distincte¹⁵.

Par conséquent, l'Existentialisme, en faisant coïncider l'essence de l'homme avec sa propre existence (selon les modalités et dans le sens que nous avons analysés), divinise l'homme de la manière la plus radicale ; il l'invite à se créer et à se déterminer quotidiennement, en formant projet sur projet, en façonnant son propre être existentiel, c'est-à-dire, lui-même.

Si la philosophie cartésienne, suivie de l'école idéaliste divinisait, déjà, l'homme en un sens particulier (dans le sens d'une autocréation gnoséologique)¹⁶, l'Existentialisme nous propose, en revanche, une divinisation beaucoup plus profonde qui concerne l'être même de l'homme dans sa totalité. Nous nous trouvons en présence d'une ré-interprétation de l'axiome “*quisque est faber fortunæ suæ*” (chacun est le fabricant de sa fortune), mais porté à un tel degré de puissance qu'il eût impressionné – si possible – Pic de la Mirandole lui-même¹⁷.

¹⁴ Exode, III, 14.

¹⁵ Saint Thomas d'Aquin, *Somme Théologique*, I pars. q. 25 art. 2.

¹⁶ Cf. *La Tradizione Cattolica* n. 35 p. 17.

¹⁷ A ce propos, il y aurait lieu de citer le célèbre discours que Pic de la Mirandole met sur les lèvres de Dieu qui s'adresse à l'homme aussitôt après la création ; c'est en effet dans l'humanisme de la Renaissance que nous pouvons découvrir, avant la lettre, quelques-uns des principes fondamentaux de l'Existentialisme : « Je ne t'ai pas donné, O Adam, ni une place déterminée, ni un aspect qui te fût propre, ni aucune prérogative dont tu dusses éprouver les limites ; mais je te donnerai une place, un aspect et des prérogatives, selon les désirs, vœux et conseils que tu formeras dans ta sagesse, pour que tu t'en rendes maître et les possèdes en propre. La nature limitée des astres est circonscrite

La genèse du néo-modernisme

Reste à examiner maintenant les effets produits par les principes existentialistes lorsqu'ils sont appliqués aux contenus de la foi et à constater jusqu'à quel point ils la corrompent. Le lecteur aura probablement reconnu déjà, parmi les traits essentiels de l'Existentialisme, quelques-uns des aspects caractéristiques des nouvelles orientations et des nouveaux thèmes de l'église conciliaire. Toutefois, avant de continuer, une considération de caractère général s'avère nécessaire : nous savons que l'Existentialisme ne vise pas avant tout à une connaissance de la réalité par l'intermédiaire des concepts, mais bien plutôt à l'immersion de l'homme lui-même dans la réalité qu'il explore d'une manière toute nouvelle. De ce fait, le modernisme qui est né de cette nouvelle conception n'est pas exclusivement d'ordre doctrinal. Bien entendu, ce modernisme d'un genre nouveau n'est pas sans posséder sa propre doctrine, mais il tend en même temps à façonner la Vie de l'Eglise grâce à une certaine manière d'être, d'agir, de communiquer et de vivre en communion avec les autres. Si donc, nous devons considérer les contenus du Néo-modernisme d'un point de vue théorique, il sera indispensable, en même temps, de ne pas oublier ce deuxième aspect que nous pouvons qualifier de plus concret et plus pragmatique.

Continuons maintenant notre enquête en considérant tout d'abord la vertu théologale sur laquelle repose tout l'édifice du Corps Mystique de Notre-Seigneur : la foi. Nous avons déjà insisté sur le fait que, d'un point de vue existentialiste, connaître la réalité équivaut à s'immerger en elle. Dans l'ordre religieux, la foi sera l'élément qui exprime de manière

conformément aux lois par moi prescrites. Mais ta nature à toi, O Adam, c'est toi-même qui la détermineras, libre de toute barrière, selon ton bon plaisir, car c'est à sa souveraineté que je t'ai confié. Je t'ai mis au milieu du monde afin que tu pusses, dans cette situation avantageuse, te rendre mieux compte de tout ce que contient le monde. Je ne t'ai fait ni céleste ni terrestre, ni mortel ni immortel, afin que tu pusses toi-même, à la manière d'un artisan libre et souverain, sculpter toi-même la forme que tu auras choisie. Tu pourras te ravalier au rang des bêtes, ou bien, si tu le veux, te régénérer au contact des choses supérieures qui sont divines ». Parmi les penseurs existentialistes, celui qui pousse le Thème de la liberté, jusqu'à ses conséquences les plus extrêmes, c'est Sartre, notamment dans son essai, *l'Existentialisme est un humanisme* (1946). Pour Sartre, l'homme est démiurge de sa propre existence, laquelle est libre de toute détermination et indépendante de sa volonté. Dans l'écrit en question, l'homme est identifié avec sa propre liberté.

sublime cette immersion dans la réalité, en même temps qu'il donne un sens satisfaisant à chaque existence. Croire signifie donner un sens achevé à sa vie. L'essence de la foi ne consiste plus à connaître quelque chose de surnaturel¹⁸, mais bien à posséder ce sens chrétien de la vie qui conduit graduellement – par cheminement – à instaurer une relation avec Dieu. Ainsi comprise, la foi devient un événement ou un phénomène psychologique, ou encore, le comportement responsable de celui qui se prend en charge en connaissance de cause pour se mettre aux prises et en prise avec le monde, bref, une foi qui n'est plus liée à une origine ou à des contenus surnaturels extrinsèques à la nature humaine, une foi qui n'est plus intellectuelle dans son essence. Car cette foi existentialiste n'est pas statique ou dogmatique au sens traditionnel du mot, mais de même que la vie est une réalité qui poursuit son cours vers un terme, de même, le sens chrétien de la vie implique un continuel approfondissement et défend, de ce fait, à quiconque d'affirmer qu'il possède la vérité d'une manière absolue.

Nous retrouvons ici la conception existentialiste de la vérité envisagée comme un élément mouvant dont on est quotidiennement en quête, sans jamais pouvoir l'appréhender conceptuellement dans sa totalité. Considéré sous cet éclairage, le baptême par exemple, ne donne pas la foi *sic et simpliciter*, mais engage plutôt le baptisé sur ce chemin de la foi qu'il poursuivra dans la communauté sa vie durant. Laissons maintenant la parole au cardinal Ratzinger, préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, celui qui, dans le cadre de l'église conciliaire, est chargé de donner une juste interprétation au courant de pensée que nous analysons :

« Mais enfin qu'est-ce que cette foi ? Maintenant nous pouvons répondre ainsi : c'est la forme non réductible à la science et incommensurable à ses paramètres, assumée par la position de l'homme dans le complexe de la réalité ; c'est l'interprétation sans laquelle l'homme entier resterait une chimère ; c'est l'attitude qui précède le calcul et l'action de l'homme sans laquelle il ne pourrait pas en définitive ni calculer ni agir, car tout ceci il est apte à le faire simplement dans le cadre d'un sens capable de le soutenir. L'homme en effet ne vit pas seulement du pain du faisable, il vit cependant comme homme, et, justement dans la configuration la plus typique de son humanité, il vit de mots, d'amour, de sens de la réalité... Le sens de la réalité, on ne peut pas le déduire de la science pure... A ce point, après être partis d'une simple analyse de l'attitude assumée par la foi nous pouvons nous dire

¹⁸ Nous utilisons le terme "surnaturel", au sens traditionnel d'une réalité divine et extrinsèque à la nature humaine.

maintenant arrivés directement à la modalité chrétienne de la foi. Croire chrétiennement signifie en effet s'abandonner avec confiance au sens de la réalité qui me soutient, moi et le monde ; il signifie l'accueillir comme le terrain solide sur lequel nous pouvons rester, en nous appuyant sans peur »¹⁹.

Naturellement, la foi ainsi comprise, présuppose un nouveau concept de Tradition, puisque la Tradition est, avec la Sainte Ecriture, la source de la Révélation, et donc, de la foi. Il s'agit d'une tradition qui ne vise plus à transmettre des contenus doctrinaux, intellectuels, dogmatiques, mais bien à perpétuer, dans le temps et dans l'histoire, un sens chrétien de la réalité, une perception chrétienne de l'existence qui jaillit du "vécu" plutôt que du dogme, de l'émergence concrète d'un fait plutôt que d'un concept abstrait et dogmatique transmis oralement. Particulièrement éloquent, à ce propos, nous semble ce passage de Don Luigi Giussani : *« L'Événement est identiquement événement présent. Chaque événement était un Fait, comme l'a été l'événement premier, originel. Les événements étaient des Faits qui faisaient revivre l'Événement originel. Or, ces faits doivent être lus avec les yeux du cœur, autrement dit, avec la raison (c'est ici, précisément, que prend naissance le sens religieux chrétien). Ces faits doivent être lus avec les yeux du cœur pour nous permettre de Le rechercher et de Le reconnaître comme une réalité présente. C'est ainsi qu'a pu naître, à partir du Fait originel, de l'Événement originel, la Tradition. Cette ré-actualisation de l'Événement originel rendu quotidiennement présent au fil des ans jusqu'à nos jours, cela s'appelle la Tradition. La Tradition est, donc, constituée par l'Événement primitif, l'événement originel répété de jour en jour »²⁰.*

De cette nouvelle conception de la Foi et de la Tradition dérivent immédiatement une nouvelle idée de l'Eglise et une nouvelle méthode d'apostolat.

¹⁹ Joseph Ratzinger, *Introduzione al cristianesimo*, Queriniana, Brescia 1969, pp. 40-41.

²⁰ Luigi Giussani, *Se non fossi tuo, mio Cristo, mi sentirei creatura finita*, supplément à *Litterae communionis Tracce*, n° 8, septembre 1977 p. 6.

Une nouvelle ecclésiologie

Si l'essence de la foi ne consiste plus dans l'adhésion de l'intelligence à une vérité que Dieu propose par l'intermédiaire de la Révélation et du Magistère de l'Eglise²¹ ; mais dans le sens chrétien et "expérientiel" de la réalité, l'Eglise elle-même, dans l'optique existentialiste, ne se présente plus – fondamentalement – comme l'institution divine qui enseigne la vérité, mais plutôt comme la communauté de ceux qui vivent le sens chrétien de la vie. Nous avons déjà souligné l'importance capitale, dans une perspective existentialiste, des rencontres, du dialogue et de la communication avec autrui, en vue de découvrir sa propre identité ; autant de pratiques sur lesquelles Jaspers et Gabriel Marcel ont longuement insisté (et que le Personnalisme élèvera à la nième puissance).



Gabriel Marcel

Dans l'ordre de la religion, cela donne la communauté-église promotrice d'un milieu et d'un climat favorables aux rencontres avec d'autres existences qui seront capables de s'entraider sur le "chemin de la foi". Cette nouvelle démarche ecclésiale a pour effet de discréditer et de minimiser sensiblement l'Eglise en tant qu'institution hiérarchique, fondée sur Pierre, détenteur du primat juridique, et, comme tel, garant d'unité²² dans tout le monde catholique, subdivisé juridiquement en diocèses et en paroisses. En revanche, tous les aspects qui mettent en valeur l'Eglise considérée

comme une communauté vont être valorisés. Citons encore, à ce propos, le cardinal Ratzinger : *«... avec l'adjectif "catholique" on exprime la structure épiscopale de l'Eglise, et dans le même temps la nécessité de l'union de tous les évêques entre eux ; le Symbole ne contient donc aucune allusion directe à la cristallisation de cette unité dans le siège épiscopal de Rome. Il serait cependant tout à fait incorrect d'en déduire qu'un tel point d'orientation de l'unité représente seulement un développement secondaire. A Rome, où notre Symbole a pris naissance, tout de suite cette idée a été sous-entendue comme obvie et escomptée. Il est exact par contre que ce postulat ne doit pas être mis parmi les éléments primaires*

²¹ La révélation a deux sources ; la Tradition et la Sainte Ecriture ; toutefois, c'est au Magistère de l'Eglise qu'il incombe d'interpréter les contenus et de les présenter directement aux fidèles, dans la mesure où celui-ci est la règle prochaine et immédiate de la Foi.

²² I Salaverri, *De Ecclesia Christi*, 1223, B.A.C. Madrid 1962.

de l'idée d'Eglise, et il ne peut pas non plus donc avoir la prétention de représenter sa base naturelle de construction. Eléments fondamentaux pour la constitution de l'Eglise apparaissent par contre le pardon, la conversion, la pénitence, la communion eucharistique et, découlant de celle-ci, la pluralité et l'unité... en tant que contenu de l'unité ils doivent servir avant tout la Parole et le sacrement : l'Eglise forme un seul tout, grâce à l'unique Parole de Dieu et à l'unique Pain céleste. La structure épiscopale se présente au fond seulement comme un moyen pour cimenter cette unité... Une chose est claire : l'Eglise ne doit pas être pensée en partant de son organisation, mais au contraire c'est l'organisation qui doit être conçue en partant de l'Eglise »²³.

Une des conséquences les plus manifestes de cette nouvelle conception de l'Eglise est qu'une bonne partie des catholiques engagés tend aujourd'hui à s'identifier plutôt avec un "mouvement" qu'avec leur propre paroisse ; la "communion avec les autres" serait plus profondément et plus concrètement vécue dans un mouvement qu'à l'intérieur de cette institution juridico-territoriale qu'est la paroisse.

En ce qui concerne les nouvelles méthodes missionnaires et d'apostolat, l'objectif principal n'est plus de prêcher une vérité que l'Eglise est seule à posséder puisque la foi ne peut plus être considérée comme un ensemble de dogmes et de vérités à proposer à l'adhésion d'autrui. Le but est plutôt de faire naître chez le non-croyant le sens religieux de la vie, au moyen de dialogue, des rencontres et de la vie



Rahner et Ratzinger

communautaire, et en prenant soin, surtout, de lui offrir l'image d'une Eglise ouverte et hospitalière, plutôt que jalouse d'une vérité sur laquelle elle aurait des droits exclusifs.

Citons encore, à ce propos, le cardinal Ratzinger : *« Nous ne partageons plus l'opinion de François Xavier selon laquelle, sans les missions, tous les hommes et chacun en particulier, finiraient en enfer. La mission, parallèlement et peut-être avant tout rapport avec le salut, se fonde sur le fait qu'elle réalise de cette manière sa propre dynamique intérieure, sa condition d'ouverture à tous, en exprimant*

²³ Joseph Ratzinger, op. cit. pp. 285-286.

symboliquement l'hospitalité de Dieu qui a invité tous les hommes à être commensaux au banquet des noces de son propre Fils »²⁴.

Toutefois, la nouvelle évangélisation devra se munir de contenus et fournir à l'homme des moyens concrets lui permettant de s'approprier cette "foi" qui donne un sens à sa propre existence. Il aura besoin d'être aidé et sensibilisé sur un point crucial : la liberté. Et voici que nous retrouvons, pour finir, cette unique valeur absolue sur laquelle est fondée la morale existentialiste, le seul élément vraiment indispensable auquel l'homme contemporain croit encore.

L'évangélisation comme libération

Afin de permettre à l'existence individuelle de se découvrir elle-même et de se redonner un sens, il faut qu'elle bénéficie des conditions nécessaires pour s'actualiser et se réaliser librement : faute de quoi l'homme ne pourra jamais être totalement homme et vivre pleinement sa vie d'homme ; par conséquent, il ne pourra jamais aboutir à un authentique chemin de foi.

Un tel projet présuppose avant tout qu'on soit libéré de tout ce qui constitue une entrave à la liberté pleine et entière de l'individu : « *Maintenant (après le "concile" n.d.l.r.) on inclut le développement ou la libération dans le cadre de la mission même »²⁵.*

Toute l'histoire de l'homme serait à cet égard un continuel effort pour se libérer, effort auquel l'Eglise apporte sa contribution : « *Nous voyons que ce qui remplit l'histoire, ce qui la pousse en avant, c'est un effort immense de libération de la misère et de tout ce qui opprime l'homme. Il s'agit en définitive, pour l'homme, de devenir ce qu'il est, de réaliser son humanité »* (Ibidem, p. 146).

La contribution de l'Eglise à cette lutte pour la libération est déterminante et décisive, en cela elle synthétise tous les efforts épars et particuliers des hommes : « *Le salut chrétien se présente comme totalité et plénitude au-delà de toutes les libérations partielles »* (Ibidem, p. 145).

Toutes les libérations partielles que l'Eglise encourage préparent la libération définitive, la libération par rapport à l'ultime ennemi de l'homme, l'ennemi de l'existence : la mort.

« Le dernier ennemi de l'homme est la mort. Si le salut pour être vraiment tel doit être total, alors il devrait me libérer de la mort, il devrait me sauver de l'anéantissement et de l'angoisse que la perspective de la

²⁴ Joseph Ratzinger, *Il nuovo popolo di Dio*, Queriniana, Brescia 1972, p. 113.

²⁵ Yves Congar, *Un popolo messianico*, Queriniana, Brescia 1977, p. 167.

mort introduit dans nos vies. Il y a le désir de vaincre la mort : on a réussi à la retarder. Mais la mort reste. Elle marque la limite – mais il y en a beaucoup d'autres – de tout ce à quoi l'homme peut prétendre pour se libérer par lui-même. De la mort il ne pourrait pas être sauvé sinon par quelqu'un d'autre qui serait patron de la vie. Ceci est hors des perspectives de la science, mais c'est une affirmation de la foi sur la base du témoignage rendu par les Apôtres à Jésus » (Ibidem, p. 148).

Voici le sens ultime de la libération évangélique, la synthèse de toutes les libérations particulières (sociales, économiques, culturelles, etc...) que l'église soutient. Dans cette optique, la foi dépasse même Heidegger, puisqu'elle enjambe l'obstacle devant lequel ce dernier s'était arrêté : la mort. La foi – et la libération qu'elle implique – est la réponse la plus parfaite à l'ennemi de l'existence : la mort ; la foi donne un sens à la vie, en fournissant une réponse adéquate à ce désir de “dépassement” de la mort qui sommeille en tout homme. D'un point de vue authentiquement existentialiste, le néo-modernisme que nous étudions se présente donc comme la doctrine la plus accomplie et la plus parfaite.

A ce stade, une dernière considération peut synthétiser tous les éléments que nous avons passés en revue. Chacun des éléments constitutifs de la religiosité néo-moderniste prend naissance dans l'homme et, en dernière analyse, trouve sa raison d'être dans l'homme. Ou, tout au moins, s'élabore en fonction de l'homme. De cette spiritualité est bannie toute référence à un surnaturel compris comme élément extrinsèque à la nature humaine et se superposant, en quelque sorte, à elle par l'opération de la Grâce divine. Cela ne veut pas dire que le surnaturel en soit évacué et n'existe plus : le surnaturel, dans cette optique, reste bien présent dans l'homme, non pas, toutefois, comme une entité réellement distincte et indépendante de la nature de l'homme, mais, au contraire, intimement liée à cette nature humaine, constitutivement et naturellement présente en elle, indépendamment de toute intervention ultérieure procédant de Dieu. Bref, la nature humaine contient déjà quelque chose de divin, elle est déjà divine : c'est la religion de l'homme qui se fait Dieu ; on voudrait la substituer à la religion du Dieu qui s'est fait homme. Nous retrouvons, en somme, sur un plan religieux, cette divinisation radicale de l'homme qui est caractéristique de l'Existentialisme.

« Dans la participation de l'homme à la vie de Dieu se réalise l'humanisation complète, c'est-à-dire la création de l'homme. De cette manière chaque extrinsécisme est dépassé. Pour nous aussi, la grâce présuppose la nature. Elle n'est qu'un état – surnaturel – de la nature : la “surnature” est une idée théologique inacceptable ; il existe simplement

un homme sauvé, introduit dans l'amitié avec Dieu. "Nature" et "grâce" (ou surnature) c'est une distinction formelle qu'il faut maintenir absolument. Mais la création dans sa situation existentielle et concrète est pénétrée par les dons surnaturels de la rédemption opérée par le Christ, de manière qu'on ne peut pas identifier la distinction nature-grâce avec la distinction entre monde concret et effets de la rédemption : ces effets font partie de la création prise dans son état existentiel et concret » (Ibidem, pp. 151-152).

La dernière étape de la libération, par conséquent, la libération par excellence de l'humanité tout entière, sera celle qui consiste à dépasser définitivement tout ce qui reste du dualisme humano-divin.

Précision à propos de la citation du cardinal Schuster



Card. Schuster

Dans le numéro 26 de *La Voie*, nous avons publié la partie du *Liber Sacramentorum* du cardinal Schuster qui traite de l'*Una cum*. A la suite de cet article, des lecteurs nous ont fait remarquer qu'il n'était pas assez compréhensible, soit du fait de la difficulté du sujet, soit à cause des expressions latines utilisées et non traduites.

Pour remédier à cela, nous publions à nouveau les principaux passages où la pensée du cardinal Schuster ressort clairement :

« Il faut noter un texte du pape Pélage Ier aux évêques schismatiques de la Toscane : “*Comment pouvez-vous croire que vous n’êtes pas séparés de la communion d’avec tout le monde (catholique) si vous refusez de me nommer¹ dans les mystères sacrés selon la coutume ?*”²”. Pour Pélage Ier, **l’omettre** (le nom du pape) **équivalait à se déclarer hors**

¹ Il est évident que pour Pelage Ier, le fait de nommer le pape à la messe signifie bien la communion du célébrant non seulement avec le pape lui-même mais avec le monde catholique. Si quelqu'un passe sous silence le nom du pape, il n'est pas en communion avec lui. Si nous refusons de citer Jean-Paul II, c'est bien parce que nous ne sommes pas en communion avec lui et ce, parce qu'il n'est pas pape. Si au contraire quelqu'un le nomme, qu'il le veuille ou non, il est objectivement en communion avec lui.

de l'Église ; et pour Ennodius de Pavie, c'était **offrir un sacrifice incomplet**, un demi-sacrifice. Tout cela nous amène donc à conclure que la place actuellement attribuée à la mention du Pape dans le canon est vraiment originelle et primitive, puisqu'elle correspond exactement à tout ce que nous attestent les anciens auteurs. **L'idée de se tenir en communion avec le Pape et avec l'évêque était très familière aux anciens³** (...) Il faut donc conclure que la mention des solennités, les *capitula diebus apta* du pape Vigile, qui se glissent entre le *communicantes* et le *memoriam venerantes*, embrouillant quelquefois le sens, ou bien ne sont pas primitifs, ou demandent qu'on détache peut-être le *communicantes* de la liste des saints, **pour le rapporter au nom du Pape avec lequel on était en communion** ; d'autant plus que le canon ajoute : *sed et memoriam venerantes*, précisément pour faire mieux remarquer les deux conceptions, parfaitement distinctes entre elles : *tibi offerimus pro Ecclesia tua... una cum famulo tuo Papa nostro communicantes*, (...) *sed et memoriam venerantes in primis gloriosae*, etc.

On ne doit pas s'étonner que le nom du Pape devance ici celui même de la Mère de Dieu. **La mention du Pape dans le canon a pour but de garantir l'orthodoxie de l'offrant⁴**, et d'intégrer *ex parte subiecti⁵*, comme diraient les scolastiques, son action sacerdotale, - rappelons-nous les *semiplenas hostias⁶* d'Ennodius, parce que non accompagnées du nom du Pape - tandis que *ex parte obiecti*, la première après Dieu, en l'honneur de laquelle le divin Sacrifice est offert, est Celle qui est bénie entre toutes les créatures».

Liber Sacramentorum, notes historiques et liturgiques sur le missel romain, Par Dom I. SCHUSTER, O.S.B. Abbé de Saint-Paul hors les Murs. Tome deuxième, Bruxelles, Vromant, imprimeurs-éditeurs, 1929.

² *Quomodo vos ab universi orbis communione separatos esse non creditis, si mei inter sacra mysteria, secundum consuetudinem, nominis memoriam reticetis ?*

³ Mais pas aux modernes, fussent-ils de la tradition...

⁴ Si la mention du pape a pour but de garantir l'orthodoxie du célébrant, c'est bien parce que la foi du ministre se calque sur celle du Souverain Pontife. Donc, ceux qui prétendent que « L'expression "una cum" dans le canon de la messe ne signifie pas qu'on se dise "en communion" avec la personne du pape et ses idées erronées, mais qu'on veut prier pour l'Église "et pour" le pape » (*Le Sel de la terre*, N. 36) se trompent lourdement.

⁵ De la part du sujet, de celui qui célèbre *in persona Christi*.

⁶ C'est-à-dire les sacrifices incomplets, les demi-sacrifices.